



Médaille Commémorative Française de la Grande Guerre,

Médaille de la Victoire




Le soldat : Engagé volontaire pour quatre ans en 1909, Passé au 8° RTA en janvier 1918. Décédé le 17 octobre 1918 à l'ambulance de la colonne mobile 57 à Lesnica (Albanie).

Sa famille : Né à Luzech le 19 février 1890, fils de Etienne Jaubert, facteur, et de Valérie Alary. Il avait les cheveux châtons, les yeux roux, le visage rond et mesurait 1m 59. Il était célibataire.



Paul JAUBERT a été rappelé en 1914, sur sa fiche on ne voit pas à quel régiment. L'on ne peut le suivre qu'à partir de son affectation au 11^e Régiment d'infanterie.

Collection BDIC 

Imprimerie E. Julien – Albi (Tarn)

Extrait

11^e régiment d'infanterie

L'Artois

Septembre 1915 – avril 1916

Durant cet hiver, la situation reste la même. La température est très douce, mais les pluies fréquentes rendent difficile l'entretien des boyaux et des tranchées dont les parois s'éboules constamment. Il faut chaque jour de nombreux travailleurs pour enlever la boue résultant de ces éboulements et maintenir ainsi la circulation possible.

Sur tout le front d'Artois, les deux Armées restent sur la défensive, fortement retranchées. Le duel d'artillerie est quoi d'artillerie est quotidien. Arras est particulièrement visé par des obus de tous calibres, Blangy et nos secondes lignes reçoivent assez fréquemment des 210. Les 77 arrosent nos premières

Ces lignes et les boyaux de communication, de préférence aux heures des corvées de soupe.

Ces bombardements semblent être chaque jour un peu plus intenses et l'on pressant vaguement que l'ennemi a des intentions d'offensive. Sur le point d'attaquer Verdun, il va faire en Artois de violentes diversions.

Le 28 janvier, à 6 heures 20, après 48 heures de bombardement particulièrement violent il prononce une offensive à la grenade sur les deux rives de la Scarpe. Sur la rive droite, front du 11^e régiment, l'attaque est immédiatement repoussée par la 12^e Cie que commande le lieutenant MIGNUCCI.

A 7 heures, l'attaque est terminée, l'ennemi n'en reste pas moins sérieuse toute la journée sur l'ensemble du front. Nos lignes continuent à être violemment bombardées. Des batteries de tous calibres croisent leur feu sur tout le secteur du régiment et sur la ville. Le faubourg Blangy depuis longtemps en ruine est maintenant à peu près rasé.

Le 14 février, le bombardement ennemi se concentre particulièrement de nouveau sur la Scarpe.

Le 14 février, le bombardement ennemi se concentre particulièrement de nouveau sur la Scarpe. La passerelle de la Blanchisserie est coupée. La tranchée de cette passerelle est effondrée et incendiée. Les hommes sont alors exposés à la vue de l'ennemi qui occupe les bâtiments en face, ils ne peuvent pas creuser le sol, le niveau des eaux ne le permettant pas.

La ligne de guetteur doit ainsi se reporter un peu en arrière, à l'abri des pans de murs ; on revient de nuit aux emplacements de la tranchée suspendue. Mais le 15, on constate que l'ennemi à l'abri d'un mur fait un boyau dans la direction de cette tranchée, le lendemain il a pris pied.

Le 17, malgré trois contre-attaques à la grenade énergiquement menées par les sous-lieutenants JOANNY et DURAND, l'ennemi reste maître de la tranchée suspendue.

Le 18, il essaie d'accentuer sa progression, mais il est repoussé après un combat à la grenade et laisse entre nos mains deux morts, 3 blessés, 4 fusils.

Le 19 mars, le 11^e régiment laissait le secteur Blangy-Saint-Sauveur aux « King's Royal Rifles » de l'Armée Britannique. Il avait perdu au cours de ses dernières actions 112 blessés et 22 tués.

Ce n'est pas sans regret que les poilus du 11^e quittèrent cette capitale de l'Artois sous les murs de laquelle ils avaient combattu 10 mois ; ils l'avaient défendue, elle avait été hospitalière pour eux et les Gars du Midi avaient aussi pris en affection ce martyr du Nord.

La Lorraine.- La Champagne Mars-juillet 1916

Le Régiment est embarqué le 5 mars à la gare de Petit-Houvin, il débarque le 6 à Nancy, station de Jarville.

Du 16 au 9 avril, il occupe les cantonnements de Cercueil, Courbesseaux, Réméréville, Erbeviller, Buissoncourt, et est occupé dans cette région à la création de secondes lignes de défense.

Du 9 au 17 avril, il prend position au quartier Athienville.

Cette période de travaux et ces quelques jours d'occupation d'un secteur très calme procure au Régiment un temps de repos.

Le 22 avril, le Régiment embarque à Bayon, débarque le 23 à Coolus au sud de Châlons, et va cantonner à Breuvery et à St-Quentin-sur-Cooles.

Le 28, il prend position sur le front de Maison-de-Champagne-Beauséjour où il tient le sous-secteur du Bois-Allongé. Le 11^e Régiment avec la IV^e Armée se retrouve ainsi en pays de rudes souvenirs. Le front est maintenant à quelques kilomètres au nord des Maisons, mais si la Main de Massiges est à nous, la Butte du Mesnil est demeurée à l'ennemi, et ce redoutable observatoire plonge ses vues dans les replis de nos positions, anciennes lignes boches, maintenant exposées à contre sens. Journallement les pistes et les boyaux de communication sont bombardés. Les corvées sont longues et pénibles. C'est la Champagne pouilleuse, grise et déserte, crayeuse, avec son réseau compliqué de tranchées blanche.

La période sans faits saillants est marquée par plusieurs attaques infructueuses de l'ennemi, précédées chaque fois d'un violent bombardement de nos lignes : (Le 15 mai – 2 juin – 22 juin).

Le 1^{er} juillet, le 11^e Régiment quitte le secteur, la 33^e D.I. étant relevée par la 34^e. Il va prendre 10 jours de repos à Chépy, puis par St-Jean-sur-Rivière, Possesse, Laheycourt, il se rend en Condé-en-Barrois, d'où il est enlevé le 18 juillet en camions automobiles. Le soir du même jour, il était cantonné à Verdun.

Thiaumont. 1^{er} juillet 1916

Verdun, déjà célèbre, faisait alors l'étonnement du monde entier. Depuis plus de 5 mois, l'effort de l'ennemi se brisait sur ces collines dévastées qui ont nom : 304, Mort-Homme, Le Poivre, Douaumont, Souville. Mais à soutenir cette lutte gigantesque, les régiments fondent vite dans la fournaise, les relèves se succèdent rapidement. Verdun a besoin de tous les soldats de France.

Après la défense pied à pied, la 11^e Armée va maintenant entreprendre de refouler l'ennemi, le 11^e aura l'honneur de participer aux premières reprises de terrain.

Le 21 juillet, il occupe dans le secteur de Froideterre le versant Ouest du Ravin des Vignes. Il a pour mission de progresser vers la position dénommée : le Dépôt, qui jusqu'à ce jour n'a pu être enlevée et qui se trouve dans la partie supérieure du Ravin des Vignes.

L'activité des deux artilleries est grande, mais la supériorité est à notre avantage. Le bataillon NEGRIE essaye de progresser vers le sud du Dépôt. Il avance de quelques mètres, mais la distance reste trop grande pour permettre l'assaut. Le tir des mitrailleuses ennemies, le lancement des grenades, les tirs de barrages arrêtent toute progression.

L'ennemi tient solidement les pentes de Douaumont et Fleury. De ces positions dominantes il voit et contrôle tous nos mouvements. Le duel d'artillerie est continu, les tirs de barrage se succèdent toute la nuit et donnent l'impression d'un véritable enfer déchainé au fond du Ravin des Vignes et sur les pentes environnantes. La vision de ce chaos est horrible, à chaque pas elle est de mort.

Le Boche n'est là qu'à 4 kilomètres de Verdun. On sent chez lui la rage de l'assaillant qui épuise toutes ses forces sans chercher à parer les coups.

Le 22 juillet à la nuit, il tente trois attaques toutes repoussées par nos grenadiers. Et sous cette pluie de feu, sous laquelle semble-t-il pas un vivant n'aurait pu subsister, les corvées ravitaillent, les travailleurs améliorent les boyaux et tranchées qui sont presque inexistantes, les brancardiers procèdent à une bien rude besogne. « Les tirs de barrage, on les connaît ! » dit simplement un musicien au moment de sortir du poste de secours, en portant un mourant sur son brancard.

Le 24 juillet, deux compagnies sous les ordres du commandant NEGRIE enlèvent la batterie C, clef de la position du Dépôt. Elles réalisent ainsi une avance de 300 mètres et ramènent une centaine de prisonniers avec 4 mitrailleuses. L'ennemi a été surpris, ses contre-attaques sont de faible envergure et n'ont d'autre résultat que celui de nous donner quelques nouveaux prisonniers.

Le terrain conquis est immédiatement organisé.

Mais il faut coûte que coûte s'emparer du Dépôt.

Le 28, une attaque vigoureuse des Bataillons NEGRIE (11^e R.I.) et MONTAURIOL (20^e R.I.) atteint enfin cet objectif : le terrain gagné est conservé. Le soir le colonel LAGARRUE se rend lui-même sur le terrain du combat. Il apporte ainsi de trou d'obus en trou d'obus à ses braves soldats les paroles d'encouragement et de réconfort. Il constate que la ligne occupée est la plus solide et qu'il n'y a pas lieu de chercher à progresser pour le moment.

Le 29 juillet, le 11^e Régiment est relevé par le 317^e. Le colonel reçoit pour lui et pour tout son régiment les félicitations du général MANGIN.

Le 3 août encore, le 3^e bataillon, laissé à la disposition du Colonel Commandant le 96^e R.I. s'illustrera en participant à l'enlèvement de la crête de Thiaumont. Ce bataillon ne sera relevé que le 5 août : il y avait deux jours qu'il n'avait touché aucun vivre.

Le 7 août, le Régiment était réuni à Tronville et Tannois, au sud de Bar-le-Duc ; dans ses rangs il manquait : 74 tués, 416 blessés et 4 disparus.

Verdun **Août-septembre-octobre 1916**

Le repos dura à Tronville jusqu'au 15 août, date à laquelle les automobiles déposèrent de nouveau le régiment au bivouac de Bois-la-Ville ;

Le 16 août, il montait ne ligne dans les quartiers d'Haudremont et de Bois Nawé. Le terrain n'est pas organisé, il faut travailler sans relâche, creuser des tranchées, des boyaux, des abris. Cependant les tirs de harcèlements de l'ennemi sont quotidiens : les ravins sont martelés, les pistes arrosées. La circulation est difficile, le ravitaillement irrégulier. Chaque jour la fatigue et les obus font des vides dans les rangs, plusieurs renforts sont nécessaires pour maintenir l'effectif du régiment.

Cette situation se maintient, sans changement, jusqu'au début d'octobre. Pendant ce temps le lieutenant-colonel DE PARTOURNEAUX a remplacé le colonel LAGARRUE dans le commandement du Régiment.

Le 10 octobre, le 11^e quitte la 33^e D.I. et est placé sous les ordres du général DE SALIN, commandant la 38^e D.I. Il est embarqué pour Triaucourt-en-Argonne où il aura un repos de quelques jours avant l'attaque que doit exécuter le groupement MANGIN et à laquelle il participera (seule unité de la 33^e D.I.)

Il faut rejeter le Boche au nord de la crête de Douaumont. Le pivot d'attaque sera le saillant d'Haudremont coupé de grandes carrières puissamment organisées et fortement tenues par l'ennemi.

Au 11^e incombera la tâche de s'emparer d'un seul bond de ces carrières et de leur défense immédiate : la Tranchée Balfourier.

Le repos à Triaucourt est occupé à des exercices d'entraînement. Un terrain est jalonné et aménagé figurant la disposition de l'objectif. D'ailleurs cet objectif est bien connu de tous soldats et officiers. Pendant plus de deux mois, ils l'ont eu sous les yeux, ils n'ignorent rien de ce que le Boche y a accumulé des moyens de défense. Néanmoins, ils ne sont pas effrayés, ces carrières dont le nom revient à chaque instant sur les lèvres semblent les fasciner peu à peu.

Ainsi après 10 jours de repos, le Régiment est complètement remis en forme. Le général GUYOT DE SALINS dans son ordre du jour dit sa confiance en ce « 11^e Régiment qui a fait ses preuves à Thiaumont... En avant, pour la France ! » conclut-il ; on ne doute plus du succès de l'opération : le 11^e sera le vainqueur d'Haudromont.

Haudromont 24-28 octobre

Le Régiment quittait Triaucourt en camions-autos ; le 21 octobre au matin. A midi, il débarquait à Nixeville, et à la tombe de la nuit gagnait Verdun. Seul, le 1^{er} bataillon qui sera réserve de brigade stationnait un jour au camp Augereau.

Dans la nuit du 23 au 24 on prend le dispositif préparatoire à l'attaque. Suivant les ordres donnés par la 38^e D.I. cette attaque sera exécutée face à l'Est, avec 2 bataillons accolés.

Le 2^e bataillons d'attaque viennent ainsi occuper le quartier d'Haudromont, le 3^e bataillon (Commandant MARTEL) à gauche, a pour objectif la Tranchée Balfourier, le 2^e (Commandant NEGRIE) à droite, a pour objectif la Carrière proprement dite, il est en liaison avec le 8^e Tirailleurs. Dans chaque bataillon, il y a deux compagnies en réserve.

Le 1^{er} bataillon s'est porté lui aussi aux emplacements de réserve qui lui sont assignés.

Une compagnie et un peloton du 20^e dans la Tranchée des Caurettes ont pour mission de dégager le 11^e Régiment de toute préoccupation sur son flanc gauche.

Dès que tout le monde est en place des reconnaissances partant vers les tranchées ennemies et constatent que les défenses accessoires sont insuffisamment détruites. Il est fait aussitôt un complément de préparation, par l'artillerie lourde et l'artillerie de tranchée.

D'ailleurs le 24, au point du jour, l'artillerie reprend tout son tir de préparation sur les Tranchées Mercier et Nourrisson et sur la Carrière.

Mais les Boches ne se laissent pas faire et répondent par un violent bombardement, qui déjà cause des pertes sensibles au régiment rassemblé dans l'étroit espace des tranchées de départ.

Le 2^e bataillon souffre particulièrement. Au peloton de droite le sous-lieutenant MAURIN est tué et sous la violence du tir les hommes semblent hésiter un peu, le capitaine DE CAUSAN, faisant fonction d'adjudant-major au 2^e bataillon, se porte aussitôt auprès de ce peloton, il monte sur le parapet et par sa ferme attitude ranime la confiance de tous.

11 heures 40 : c'est l'heure fixée pour l'attaque

Comme un seul homme, les compagnies de ligne sortent des tranchées devant de 2 minutes leurs voisins de droite ; les grenadiers et fusiliers mitrailleurs sont en tête, les voltigeurs et V.B. viennent en deuxième vague.

Tous chantent le couplet de la Marseillaise modifié pour la circonstance :

« Nous entrerons dans la carrière,
Quand les boches n'y seront plus »..
Le Boches y sont encore !

Néanmoins et malgré l'intensité de la fumée qui limite considérablement la vue, les manœuvres prescrites sont exécutées à la lettre.

A gauche la 10^e compagnie trouvant la Tranchée Mercier inoccupée se dirige immédiatement vers la Tranchée Balfourier. Sur la route un fortin subsiste indemne et lui oppose une vive résistance. Peu importe, l'ouvrage est tourné par la droite et par la gauche et la Compagnie va s'établir non dans la Tranchée Balfourier que le bouleversement du terrain empêche de reconnaître, mais au-delà entre cette tranchée et la Tranchée de Poméranie.

La 11^e Compagnie enlevée par le sous-lieutenant GIACOMONI, « véritable entraîneur d'hommes » n'est pas en retard sur sa voisine de gauche. Elle trouve aussi la 1^{re} tranchée boche inoccupée et poursuit aussitôt sa route pour atteindre son objectif en quelques minutes.

Dans ce mouvement, elle a suivi la crête nord de la Carrière et de là-haut, quelques hommes ont distingué au milieu de la fumée le dur combat à la grenade qu'au même instant la 5^e compagnie commandée par le lieutenant MAESTRACCI, engage avec le Boches de l'intérieur de la Carrière. Ils ont alors l'heureuse idée de lancer dans le fond quelques grenades et de tirer quelques coups de fusil.

Le résultat est merveilleux : les Boches se croient tournés. Déjà ils s'apprêtent à fuir lorsque le sous-lieutenant CAREME n'ayant d'autre arme qu'une fusée éclairante l'allume et la lance sur les fuyards. Ceux-ci épouvantés et surpris par le projectile inconnu font aussitôt « Kamerad » !

A côté le sous-lieutenant SERGENT a suivi de si près le tir de barrage de notre artillerie qu'il a été légèrement blessé d'un éclat. Il n'en a pas moins conservé son commandement et poursuivi sa route nettoyant sur son passage un abri de mitrailleuses dont tous les servants sont faits prisonniers.

A ce moment la Carrière et toute sa garnison sont entre nos mains ;

A l'extrême droite, le peloton de la 7^e Compagnie, malgré les grosses pertes subies dans la matinée s'est lui aussi porté alertement dans la Tranchée Guerné où il a fait une vingtaine de prisonniers. Il a conservé sa liaison avec le 8^e tirailleurs qui a également atteint son objectif, la contre-pente nord du Ravin de la Dame.

Cependant, les unités de soutien et les C.M. ont suivi l'avance des unités de tête, les premières ayant pour mission de relier les tranchées conquises aux tranchées de départ, les deuxièmes de battre les accès aux nouvelles positions.

La 3^e Compagnie de mitrailleuses sous les ordres du lieutenant PELISSIER protège la Tranchée Balfourier, la 2^e sous les ordres de capitaine CHABANNE, bat le Ravin de la Goulette et le débouché du Ravin de la Couleuvre.

Le canon de 37 prend d'enfilade le Ravin de la Dame et réussit à faire taire les mitrailleuses ennemies qui s'y dévoilent peu à peu.

Ainsi à Midi, tous les objectifs sont atteints et même dépassés. Notre nouvelle ligne s'organise au-devant de la Tranchée Balfourier et de la Carrière.

Sur le front de la 10^e Compagnie le fortin résiste encore, bien que complètement investi. Il ne sera réduit qu'à 1 heures 30, après un dur et long combat à la grenade.

Pendant tout l'après-midi, l'ennemi bombarde violemment nos nouvelles et nos anciennes premières lignes. Les pertes augmentent rapidement. Le besoin de renfort se fait sentir sur toute la ligne, particulièrement au 3^e Bataillon, à la disposition duquel, à 16 heures, deux compagnies du 1^{er} Bataillon ont déjà été mises.

Le combat à la grenade ne cesse pas sur le front de la 10^e Compagnie, entre les Tranchées Balfourier et de Poméranie. A 18 heures, cette compagnie a déjà repoussé plusieurs contre-attaques. Elle a perdu 3 officiers : les sous lieutenants ALRIC, LAURENTIES et COULON ; beaucoup de sous-officiers et d'hommes, elle est presque inexistante, la 9^e Compagnie vient prendre sa place.

Pendant la nuit, aidées par le 2^e peloton de la compagnie 17/1 qui a marché avec les sections d'assaut, les compagnies commencent à organiser le terrain conquis, malgré la continuation du bombardement et les menaces de contre-attaques. Les trous d'obus sont reliés entre eux et un rang de réseaux Brun est posé sur tout le nouveau front. Une tranchée continue est amorcée à travers le Ravin de la Goulette.

Le 25, à 5 heures du matin deux reconnaissances conduites par les sous-lieutenants Cadal et ACQUOISE constatent que la Tranchée de Poméranie détruite dans sa branche Nord-Sud, reste occupée dans sa branche Ouest-Est, d'où partent des coups de fusils et de mitrailleuses : toute progression nouvelle est impossible.

Au jour, l'artillerie ennemie règle par avion son tir sur nos lignes qui vont être battues sans relâche pendant deux journées et deux nuits entières.

Les Boches ne peuvent se résigner à leur défaite : ce terrain qui leur a tant coûté à conquérir leur a été vraiment trop rapidement arraché. Malgré leurs nombreux échecs de la veille et de la nuit ils veulent encore contre attaquer sur notre gauche. A 8 heures 50, une compagnie entière, baïonnette au canon, essaie de descendre vers la Tranchée du Palatinat. Elle est aussitôt arrêtée par un tir de 75 et un tir de concentration de grenades et de V.B. La même tentative recommence à 13 h 20, elle est repoussée de la même façon.

Dans les nuits des 25 et 26, les travaux continuent, mais le bombardement les détruit au fur et à mesure, la pluie qui tombe maintenant augmente encore les difficultés.

Il n'y a pas de ravitaillement, les cuisines roulantes ont dû être décommandées à cause du bombardement des routes et des pistes. Jusqu'à la relève on consommera les vivres de réserve des petits dépôts constitués dans le secteur.

Dans la soirée du 27, les Allemands préparent encore une puissante contre-attaque qui est enrayée comme les précédentes.

Il semble prudent cependant de leur enlever tout espoir de succès : à cet effet, le 28 au matin, l'artillerie lourde française fait un tir de concentration sur les Tranchées de Poméranie et du Palatinat.

Le résultat est bon, car à partir de ce moment leur artillerie, sera beaucoup plus calme.

Mais dans tout le régiment l'usure et la fatigue sont devenues très grandes. Sans doute, le 3^e Bataillon épuisé a été remplacé en 1^{re} ligne par le 1^{er}, mais celui-ci était déjà très fatigué par les nombreuses corvées et les renforts incessants qu'il avait dû fournir.

Aussi le commandement décide que le 11^e sera relevé par le 103^e dans la nuit du 28 au 29.

La relève ! c'est la vie, l'espérance. Mais c'est aussi la dernière fatigue imposée à ces hommes qui doivent faire à pied et par des chemins boueux une longue étape après quatre jours passés entre la vie et la mort, jours pendant lesquels ils ont eu pour toute nourriture des biscuits et du « singe » et pour toute boisson de la « niolle » et très peu d'eau.

Embarqué à Baley Court les 30 et 31 octobre, le Régiment se trouvait groupé à Ligny-en-Barrois, où il allait profiter d'un repos bien gagné.

Son succès, en effet, lui avait coûté cher : 112 tués, 401 blessés, 41 disparus.

Le 6 novembre, le Régiment avait connaissance de sa belle citation à l'Ordre de la IIe Armée et le Président de la République, à Tronville, épinglait lui-même la Croix de Guerre à la cravate du Drapeau.

En venant à Ligny, le 11^e n'avait pas quitté définitivement Verdun. 15 jours après, en effet, pour la quatrième fois depuis 4 mois, il remontait la « Voie sacrée » et allait rejoindre la 33^e D.I. dans son rude secteur de la Côte du Poivre, qu'elle tenait depuis 100 jours consécutifs.

Aussi le séjour ne devait pas être long. Fin novembre, en effet, la Division allait s'installer dans le secteur plus calme de Commercy.

Le 26 novembre, le 11^e Régiment embarque en autos à Dugny et est transporté dans les cantonnements de Bovée, Naives-en-Blois et Brousse-en-Blois. Quatre jours après, par Commercy et Vignot, il rejoint la zone Rabier dans la forêt d'Appremont où il relève le 100^e R.I.

Appremont Décembre 1916-février 1917

Champagne Février-avril 1917

L'hiver est rigoureux. Pendant près de deux mois, la neige couvre la plaine de Woëvre et les côteaux des Hauts-de-Meuse. Cette période n'est marquée par aucun événement important : notre grand ennemi est le froid. Les Bataillons se relèvent entre eux dans les quartiers Frontil-Saint-Agnant, et au repos à Boncourt ou Vignot. Les opérations sont limitées à des patrouilles.

Le 24 février, un groupe de volontaires pénètre dans les tranchées ennemies où il se heurte à des forces supérieures. Le sous-lieutenant SERGENT, commandant ce groupe, se distingue en couvrant lui-même à la grenade, malgré une blessure, la retraite de ses hommes.

Le 28 février, un coup de main ennemi pénètre dans nos lignes au petit jour, deux hommes surpris dans un abri sont blessés et enlevés.

Le 3 mars, la 33^e D.I. est relevée dans le secteur de Commercy par le 8^e. Après avoir fait une première étape à Lérouville, le régiment va cantonner à Ligny-en-Barrois où il ne restera que deux jours.

En trois étapes successives (Tannois, Contrisson, Vavray), le Régiment va cantonner à Coulvagny, où il séjourne du 9 au 17 mars.

Le 11 mars, le lieutenant-colonel DE PARTOUNEAUX, désigné pour une mission, vient faire ses adieux au Régiment qu'il quitte en emportant l'estime et le regret de tous.

Les 18 et 19 mars, en passant par Courtisols, le Régiment gagne Mourmelon : la 33^e D.I. quitte alors la IIe Armée et passe à la IVe.

Dans la nuit du 20 au 21, le Régiment monte en ligne et va prendre le secteur au nord du Bois de Prosnes.

Un mois de dur labeur est employé à préparer l'attaque projetée sur le massif de Moronvillers. La part du 11^e dans cette grande opération qui tiendra à l'encerclement du Massif de Nogent-l'Abesse, va consister à s'emparer du Téton de Moronvillers, observatoire incomparable qui permet à l'ennemi de plonger sa vue jusqu'au-delà du camp de Châlons.

Inutile de dire que ce nouvel objectif est rapidement devenu populaire, car le refrain du Régiment est : « Le Téton de ma cousine » !

Le 9 avril, à Mourmelon, les bataillons de tête (1^{er} et 2^e) ont fait des exercices d'attaque sous les ordres du nouveau Commandant du Régiment, le lieutenant-colonel DE DOUGLAS :

« Sur le sommet du Têton, leur a-t-il dit, vous irez sonner votre refrain grivois et décrocher votre fourragère ». Comme à la veille d'Haudromont, la confiance règne dans tout le régiment.

Combats de Moronvillers 17-21 avril 1917

Dans la nuit du 16 au 17, le Régiment a pris son dispositif d'attaque, qui est le suivant : 2^e bataillon (NEGRIE) en première ligne, 1^{er} Bataillon (TURE) en deuxième ligne. Dans chaque bataillon deux compagnies de tête, une compagnie en soutien, encadrée par les deux pelotons de mitrailleurs. Le 3^e bataillon (Commandant DELBREIL) est en réserve de Division. A notre gauche opère le 20^e, à notre droite le 207^e.

Cette nuit du 16 au 17, est froide, pluvieuse et très noire. Avec grande peine les pionniers, sous les ordres du sous-lieutenant BILLOUDET, achèvent de couper nos fils de fer et de mettre en place les passerelles de franchissements.

A 4 heures 45, sans aucun signal, l'attaque se déclanche conformément aux dispositions du plan d'engagement.

Le Bataillon NEGRIE part le premier et s'avance dans la nuit. Il est immédiatement suivi par le Bataillon TURE.

Les défenses de l'ennemi sont bouleversées. Les deux Bataillons atteignent sans incident Le Taillis de Lapins. Mais, ce point de repère dépassé, il devient très difficile de se maintenir en direction. Le jour tarde à se lever, la lecture de la boussole est de plus difficile. Il pleut, on s'enfonce dans le sol retourné et chaotique.

La liaison est déjà perdue avec le Régiment de droite, la 6^e Compagnie la cherche, mais oblique trop fortement, perd contact avec son bataillon et va se heurter dans la zone du 207^e au centre de résistance du bois 88.

Enfin, le jour se lève. On traverse le bois du Chien sans rencontrer de résistance et on parvient ainsi à la Tranchée du Chien.

Le 1^{er} Bataillon s'arrête pour procéder au nettoyage de la position. Il y fait environ 200 prisonniers. Nombre d'abris ont leurs entrées effondrées par le bombardement et leurs occupants y demeurent ensevelis.

Poursuivant sa route, le 2^e Bataillon arrive vers 6 heures au bois 302 où sa marche est arrêtée par des mitrailleuses qui placées en bordure du bois 320, l'atteignent de face et sur le flanc droit. Le bataillon va s'établir alors dans les éléments de tranchées qu'il creuse au-dessous des lignes de tir.

Pendant ce temps, à 6 heures, le Colonel avait quitté son P.C. des lignes de départ et était venu s'installer au-dessus de la Tranchée du Chien (ancien P.C. de mitrailleurs ennemis). Le Bataillon DELBREIL, suivant ce mouvement s'était établi en arrière de la crête du Bois du Chien.

Dès lors, l'avance est terminée pour la journée du 17, qui va être maintenant employée à se retrancher et à réduire les centres de résistance, un de ces centres cependant, celui du Bastion 88, retiendra la 6^e Compagnie jusqu'au lendemain matin.

A la nuit, on est toujours sans liaison, avec le Régiment de droite. Deux compagnies du Bataillon DELBREIL sont mises à la disposition du Colonel avec mission d'assurer cette liaison en atteignant le B. 88, mais toutes les tentatives faites pour déboucher dans le Ravin sont arrêtées par le feu du centre de résistance.

Le 18 avril, à 6 heures, une reconnaissance du 2^e bataillon conduite par l'aspirant NINOUS atteint la lisière nord du bois 320, sans rencontre l'ennemi. Mais celui-ci vient seulement de se replier. Des marmites de soupe encore chaudes sont le meilleur indice de sa présence récente.

Le 2^e bataillon se porte aussitôt en avant, le 1^{er} le suit, et tous les deux, malgré le feu des mitrailleuses ennemies qui se sont repliées sur le Têton et sur le Casque réussissent à contourner le B. 320 par la gauche et à atteindre aussi la lisière nord où ils se déploient et se retranchent.

Les pièces de 37, mises aussitôt en batterie, combattent efficacement les mitrailleuses ennemies.

On explore le bois. L'ennemi y a abandonné une batterie de 4 obusiers de 150, dont un seulement est démoli, un canon-révolver en tourelle et d'abondantes munitions. Les emplacements de mitrailleuses sont jonchés de douilles. Près du boyau de Moronvillers, une pièce de 88 est restée embourbée.

Pendant ce temps, le Bataillon DELBREIL a continué lui aussi sa progression et rejoint les emplacements que le Bataillon NEGRIE vient de quitter.

A 11 h 30, le 2^e Bataillon détache une nouvelle reconnaissance qui pénètre dans la Tranchée de Rendsburg et la trouve évacuée, mais constate que les fils de fer ne sont pas suffisamment détruits pour permettre la progression sous le feu des mitrailleuses du Têton. En conséquence, le tir de l'artillerie est demandé sur les défenses accessoires de Rendsburg, ainsi que sur les mitrailleuses des bois K. 55, K. 56 et 323.

Après cette préparation, le 20^e et le 11^e attaqueront simultanément le premier le Casque, le deuxième, le Têton à 18 heures.

Tout fait prévoir le succès de l'attaque, lorsque à partir de 17 heures le tir de notre artillerie devient trop court et oblige les bataillons à se replier jusque dans la partie sud du bois 320, non sans avoir subi des pertes assez sérieuses.

Une nouvelle préparation est nécessaire et l'attaque est remise à 19 heures. Les bataillons regagnent la lisière nord du bois 320. Mais de nouveau l'artillerie tire trop court, il faut se replier comme précédemment : l'attaque est impossible, elle est remise au lendemain matin, 19 avril. Pour appuyer le mouvement le Colonel disposera de la totalité du Bataillon DELBREIL.

Pendant la nuit, il est décidé que l'attaque aura lieu à 5 h ½ seulement, précédée selon le désir du Colonel NEGRIE, d'un tir de barrage roulant de quelques minutes. Il faut surprendre l'ennemi.

A l'heure dite, en effet, derrière le feu du 10^e d'artillerie étonnant de précision, le 2^e Bataillon se porte tout entier en avant et grimpe alertement la côte. Sur le sommet du Têton on voit des tirs se profiler dans l'auréole rose du soleil levant et disparaître aussitôt de l'autre côté de la crête.

En la franchissant les clairons ont sonné le refrain du Régiment.

Nos troupes victorieuses descendent maintenant la côte. Devant elles à perte de vue, s'étend la plaine de la Suippe, Pont-Faverger semble être là tout près. Combien de Boches ont dû être tranquilles pendant 3 ans dans cette belle plaine, à l'abri de ces monts ? A notre tour de les dominer et de contrôler tous leurs mouvements.

Néanmoins, ils ne sont pas encore en déroute. Devant nous, leurs mitrailleuses ne sont pas repliées plus loin que la lisière du bois L. 60. Sur la gauche ils nous dominent encore et nous prennent de flanc du haut du Casque, dont le 20^e n'a pu s'emparer. Si nous progressions davantage ils nous atteindraient bientôt dans le dos. Il faut s'arrêter dans la tranchée nord du Têton.

De cet arrêt l'ennemi profite aussitôt. Dès 8 heures il commence à se remuer. Cinq fractions débouchent de Moronvillers et viennent se concentrer formant angle mort avec nos positions et où, par conséquent, nous ne pouvons pas les inquiéter.

A 10 heures, c'est un bataillon entier, en colonne par quatre, qui sort des bois K80 et K 91 et vient se masser dans la tranchée de Brunschweig, à 1 km au nord de Moronvillers.

Pour arrêter ces mouvements, un tir de l'artillerie lourde est demandé sur Moronvillers, le camp de Pétersdorf et les cheminements voisins. Mais comme la veille le tir, d'abord bon, devient vite trop court.

Les pertes commencent à augmenter rapidement.

En même temps l'aviation ennemie, inexistante les jours précédents, entre en scène. Des avions boches viennent survoler notre ligne, à faible hauteur, ils la jalonnent de fusées blanches et rouges. Pis encore ! ils descendent plus bas, comptent nos hommes sur le terrain, les mitraillent à leur aise et semblent les narguer.

Enfin, à midi : l'artillerie allemande à son tour se met de la partie et commence un tir très efficace sur toutes nos positions.

Malgré cela, les deux Bataillons sont décidés à rester sur le terrain conquis. Le commandant NEGRIE ne veut pas repasser la crête, sachant combien il en coûterait pour la reprendre une deuxième fois. D'ailleurs le tir en écharpe des mitrailleuses du Casque rendrait le mouvement de retraite bien difficile et bien meurtrier.

A 15 heures deux bataillons ennemis s'avancent sur nous, armés du fusil à baïonnette courte et du pistolet automatique. Ils ont peu de mitrailleuses et pas du tout de grenades, c'est le corps à corps.

Le commandant NEGRIE, son pistolet à la main, reste au milieu de ses hommes, qui encouragés par la présence de leur chef, électrisés par sa vaillance ne reculent que pas à pas, en faisant de nombreuses victimes dans les rangs ennemis. Mais ceux-ci ont le nombre pour eux et leur pression nous ramène peu à peu jusqu'au « Blockauss » situé à 200 mètres au sud du Têton.

La situation semble perdue : quelqu'un a dit que les Boches nous tournaient par la droite.

Alors le commandant TURE s'arme d'un fusil, la plupart de ses cadres l'imitent et tous se précipitent au secours du commandant NEGRIE. Au passage ils apostrophent certains fuyards. La plupart, ranimés par cet exemple de bravoure se retournent et suivent le mouvement.

Les Boches ne s'attendaient pas à ce retour offensif, ils sont surpris, bousculés, à leur tour ils tournent le dos, nous repassons la crête.

Dès lors la confiance revient dans nos rangs.

Deux fois encore, dans la soirée, les Boches contre-attaquèrent, deux fois nous perdîmes la crête, deux fois nous la reprîmes.

Pendant ce temps le 3^e bataillon était venu au secours du 1^{er} et du 2^e, tout le monde maintenant était en avant.

Les pertes en effet étaient considérables. La plupart des officiers avaient été tués ou blessés. Au nombre de ces derniers était le commandant DELBREIL et les capitaines A.M. DU PASSAGE et DE CAUSANS.

Puis vint la nuit, nuit terrible, nuit d'horreur, d'angoisse et de cauchemar. A chaque instant, le commandant NEGRIE voit « se glisser des ombres ». On a l'impression d'être entouré par un ennemi invisible : à chaque pas on croit le voir surgir.

Et le Boche, en effet, cherche à s'infiltrer par les flancs, il progresse peu à peu dans le bois de droite et de gauche.

Lui aussi d'ailleurs se méfie : les échanges de barrage sont fréquents.

Le jour vient enfin, l'encercllement a été évité, les braves défenseurs du Têton boivent à cette lumière bienfaisante comme à la coupe du salut.

La journée du 20 fut plus calme. L'ennemi ne renouvela pas ses attaques, mais continua ses bombardements. Le soir, le commandant NEGRIE, blessé au cou, quittait avec peine ce Têton qu'il avait si bien conquis et si vaillamment défendu.

Le 21, le Régiment était complètement épuisé. Il avait perdu 122 tués, 534 blessés et 183 disparus. Dans ce gros chiffre de pertes il y avait 28 officiers.

Les survivants étaient donc à peu près sans cadre. Toutes les unités étaient mélangées et il était impossible de remettre de l'ordre : la relève s'imposait. Elle eut lieu dans la nuit.

Le 22 au matin, après s'être rassemblés dans le bois de Vallon, les rescapés du Téton gagnaient le camp de la Pyramide, à trois kilomètres nord-ouest de Mourmelon-le-Grand.

Le 26 avril, le général J.-B. DUMAS, commandant le Corps d'Armée, venait remettre la croix de la Légion d'Honneur au sous-lieutenant GAILLARD et la Médaille Militaire à l'adjudant téléphoniste COSSANNE, qui s'étaient tous deux particulièrement distingués au cours des derniers combats.

Le 3 mai, le 11^e quittait la Pyramide et se mettait en route pour gagner ses cantonnements de repos (Vanault-le-Châtel et Bronne) où il arrivait le 7 mai.

Le 11 mai, le lieutenant-colonel DE DOUGLAS, tout joyeux, lui distribuait les premières fourragères.

Forêt d'Appremont Mai-décembre 1917

Le 17 mai, la 33^e D.I. rejoignait la II^e Armée et allait reprendre une deuxième fois le secteur de Commerçy.

Le 11^e Régiment était transporté en camions autos de Vanault-le-châtel à Mesnil-la-Horgue.

Le 22 mai, le lieutenant-colonel DE DOUGLAS prenait le commandement de la zone Rabier ; nous occupions exactement les mêmes emplacements que pendant la période précédente. Seuls les cantonnements étaient maintenant : Liouville, Saint-Julien, Girauvoisin, villages presque déserts, situés au pied des côtes de Meuse en bordure de la Woëvre.

Tout le secteur d'ailleurs, a changé d'aspect, la neige a fait place à la verdure. Avec le beau temps et la chaleur une assez grande agitation a remplacé le calme de l'hiver.

Retranché derrière le « Haricot » d'Appremont, l'ennemi tient sous son tir la trouée de « Marbotte » où il gêne souvent nos convois.

En avant, il a fait une grosse concentration d'artillerie de tranchée, grâce à laquelle, pendant tout l'été il pourra préparer et exécuter de gros coups de mains.

Un de ces coups de mains ne peut être passé sous silence. Le 10 juin, après une nuit agitée au cours de laquelle deux de leurs patrouilles avaient été dispersées, les Allemands déclanchèrent à 2 heures 30, sur tout notre front, un tir d'une extrême violence par obus et minenn de tous calibres, bombes à ailettes, mitrailleuses.

Après une heure de ce bombardement, une fraction de (environ 40 hommes) pénètre dans nos lignes et attaque cinq de nos petits postes. Trois d'entre eux se dégagent à la grenade et peuvent se replier en combattant, mais les deux autres demeurent encerclés dans le tir de l'ennemi.

Au jour, le tir cesse, l'ennemi a abandonné tous nos petits postes, sauf un cependant, le Petit Poste Olivier, qu'il faut reprendre par une contre-attaque à la grenade.

Nos défenses accessoires et nos premières lignes sont entièrement bouleversées. Nos pertes sont de 10 tués, 19 blessés, dont 2 officiers et 14 disparus. Parmi ceux-ci, les recherches poursuivies pendant les trois nuits suivantes permettront de dégager deux cadavres et de constater sous le décombre la présence de quatre autres corps. Le bouleversement est tel qu'il est impossible de pousser le déblayement plus avant. Le Corps d'Armée donne l'ordre de reporter les petits postes en arrière.

Le 20 juin 1917, JAUBERT Paul, est affecté au 35^e R.I.



35^e Régiment d'infanterie

Extrait de l'historique du 35^e R.I.

Soc. Anon. Des Etab. D'Imp. A. HERBELIN

Belfort-Mulhouse

1920

Source : gallica.bnf.fr

1917

Mai-juin

Le régiment se trouve dans le secteur de Courcy où il exécute des travaux d'organisation et de défense sous les bombardements violents et journaliers, jusqu'au 8 juillet.

A cette date il est relevé et passe à Fleury-la-Rivière en réserve d'Armée.

Le 16 août, le 35^e est enlevé en camions automobiles et dirigé sur Verdun vers la cote 344 récemment conquise où le terrain n'a pas encore pu être organisé. On travaille activement pendant qu'à notre droite se déroule l'attaque sur Beaumont.

Par suite de fréquents tirs de barrage de l'ennemi nous subissons de pertes lourdes.

C'est à cette époque que le colonel ROLAND grièvement blessé dut quitter son cher régiment dont le lieutenant-colonel GERMAIN prit le commandement.

Puis ce sont les corvées, les alertes et les contre-attaques qui incombent aux troupes en réserve.

Le 20 août 1917, JAUBERT Paul, est affecté au 372^e R.I.

Historique du 372^e R.I. en août 1917

Collection Jean-Luc Dron

Extrait de l'historique du 35^e R.I.

Soc. Anon. Des Etab. D'Imp. A. HERBELIN

Belfort-Mulhouse

1920

Le 372^e était en Orient depuis 1915.

Le régiment est relevé de ses positions le 11 août. Il va prendre un secteur dans la région des lacs Presba et Cerida. Cinq coups de main tentés sur lui ne donnent pas beaucoup de résultats. Le 26 septembre, l'ordre d'attaquer est donné : l'objectif est atteint le 27 au soir. L'ennemi se repliant, la marche en avant reprend le 28 au matin, le 29, nos troupes rentrent à Struga, à Vranista. Le 30, elles atteignent la frontière serbe-albanaise. C'est là que vient les trouver la nouvelle de la capitulation bulgare. Cette fois, c'est la désagrégation du bloc ennemi, c'est le commencement de la débâcle.

Les opérations contre l'Armée austro-allemande continuent. Le 372^e s'enfonce dans les massifs d'Albanie, en déloge l'ennemi, et, le 7 octobre atteint Elbassan. Le mouvement de retraite ennemi est général.

Le 372^e est alors ramené à Monastir ; c'est là qu'il apprend avec joie la signature de l'armistice. Ses bataillons sont dissous successivement, le 5 mars le 372^e R. I. a vécu ; il ne subsiste de lui que le souvenir d'un régiment d'élite, remplissant toujours sa tâche avec un haut sentiment de devoir.

Le 172^e d'active qui n'a jamais fait mentir sa fière devise « le régiment est là, on ne passe pas », peut être particulièrement fier de son régiment de réserve. Les anciens du 372^e auront la gloire d'avoir appartenu au régiment d'infanterie de l'A. O. ayant obtenu au jour de l'armistice, le plus grand nombre de citations à l'Ordre de l'Armée.

VIVE LE BEAU 372^e !

Le 372^e régiment étant dissous, JAUBERT Paul est affecté au 9^e Bataillon du 8^e Régiment de Tirailleurs le 13 janvier 1918.

Il est « Mort pour la France » le 17 octobre 1918 à Lesnica (Albanie) d'une maladie contractée en service.

Les Greniers de Luzech



Gloria : Pierre Dauzet, librairie Hachette – collection personnelle

LES GRENIERS